

reuse, et je pense que notre séparation ne durera plus longtemps.

Puis ils se dirent adieu. Et quand Ib revint avec le passeur, il parla de ses projets d'avenir. Et le passeur, qui le considérait lui-même comme son futur gendre, lui redit bien des fois qu'il serait heureux le jour où il pourrait l'appeler son fils.

## V

Une année se passa. Ib et Christine s'écrivaient maintenant au moins tous les mois. Dans toutes leurs lettres, il était question de leur avenir. Pour tous deux, ce mot n'avait qu'une seule et même signification.

Un jour, le passeur vint trouver Ib. Il revenait de Herning. Il avait vu Christine : elle était plus jolie que jamais. Tout le monde l'aimait, tout le monde vantait sa bonté, sa douceur. Les hôteliers étaient si charmés d'elle qu'ils allaient enfin réaliser leur projet de l'adopter.

— Et, ajouta le batelier, cela leur sera d'autant plus facile que leur neveu, qui est revenu de Copenhague où il a une belle place dans un grand établissement, leur a témoigné son désir d'épouser Christine. Ils en ont parlé sérieusement à la jeune fille ; mais Christine n'a pas répondu. Seulement elle m'a prié de te dire, Ib, qu'elle ne t'oubliait pas.

Quand le passeur eut achevé de parler, Ib ne répondit rien, mais il secoua la tête, et après un très long silence :

— Christine ne doit pas repousser son bonheur, dit-il.

Puis il quitta le passeur et rentra dans la maison, le laissant causer avec sa mère. Un quart d'heure après, il revint tenant une lettre fermée à la main. Il pria le passeur de la remettre au facteur.

Le passeur jeta machinalement les yeux sur l'adresse. La lettre était pour Christine. Il conseillait à son amie d'enfance de céder au désir de ses bienfaiteurs.

— Tu aurais sans doute été heureuse avec moi, Christine, lui disait-il ; mais je suis pauvre, et celui qui veut t'épouser est un homme riche. Si tu crois que la richesse soit nécessaire à ton bonheur, ne refuse pas l'offre qui t'est faite.

À l'automne qui suivit, on publia les bans de Christine avec le neveu de ses bienfaiteurs. Les deux mariés allèrent habiter Copenhague. Christine, en quittant son père, demanda des nouvelles d'Ib. Le passeur lui répondit que le fils du sabotier était toujours avec sa mère, et que celle-ci le considérait comme le meilleur des enfants.

## VI

Quelques années se passèrent. Les bienfaiteurs de Christine étaient morts. Son mari avait hérité de tous leurs biens. Christine était maintenant dans l'opulence. La bohémienne avait eu raison :

la petite fille d'autrefois, qui avait eu les deux noix en partage, pouvait à présent aller dans les rues de Copenhague en carrosse et porter des robes magnifiques, des dentelles, des chapeaux du plus grand prix.

Deux ans s'écoulèrent encore : deux ans pendant lesquels le passeur n'eut aucune nouvelle de sa fille. Puis, un jour, il reçut d'elle une lettre qui le navra. La roue de fortune avait brusquement tourné. Pauvre Christine ! ni elle ni son mari n'avaient compris que les caisses les plus grandes ne sont pas inépuisables : ils avaient dépensé sans calculer, et maintenant ils étaient dans la gêne.

La bruyère fleurit, puis elle se dessécha. La neige tomba comme les années précédentes et s'annonça sur la colline où jadis Ib et Christine jouaient ensemble. Puis le soleil reparut plus chaud, et la neige se fondit. Puis le printemps revint, et Ib put regagner son champ. Le voici poussant devant lui la charrue que tire un attelage vigoureux. Tout à coup il s'arrête : le soc vient de se heurter à un obstacle. Il fouille la terre et en retire un objet étrange, semblable à un copeau noir. Ib le soupèse dans sa main. Point de doute : l'objet est en métal ; à la place où le soc l'avait touché, il y avait une traînée de lumière brillante.

Ib considère de plus près sa trouvaille. C'était un bracelet d'or massif qui provenait d'un tombeau remontant à ces époques antiques où le Danemark, comme tous les autres pays de l'Europe, fut occupé par les hordes envahissantes et barbares. Quelque guerrier puissant avait dû être enterré là, revêtu de ses ornements et de ses insignes. Ib fouilla le sol et le sous-sol, et se vit bientôt en possession d'une armure complète. Il courut montrer le tout au passeur qui s'extasia sur la richesse du trésor et conseilla au jeune sabotier d'en parler au bailli. À peine ce dernier eut-il jeté les yeux sur les objets découverts par Ib, qu'il s'écria avec enthousiasme :

— Tu as trouvé dans la terre, mon heureux ami, ce qu'elle pouvait t'offrir de mieux.

Ib se rappela tout à coup la prédiction de la bohémienne, et il comprit pourquoi la noix noire qu'il avait cassée ne renfermait que de la poussière : la vieille femme ne l'avait point trompé.

Le bateau qui fait le service de la poste partait le lendemain matin pour Copenhague. Le bailli fut d'avis que le meilleur parti à tirer de la trouvaille était d'aller la vendre au musée de la capitale. Ib prit donc le bateau à la petite pointe du jour et se mit en route. Ce n'était pas sans un certain tremblement qu'il affrontait ce qu'il regardait comme la plus hardie des entreprises, car Copenhague était pour lui au bout du monde.

Enfin il y arriva. Le trésor lui fut largement payé. Il reçut la somme fabu-

leuse, à ses yeux, de six cents rixdales. Puis, son magot bien serré sous sa veste, il se promena dans la grande ville, dont il enfila l'une après l'autre les rues larges ou étroites, qui formaient pour lui comme les méandres d'un labyrinthe. Il allait devant lui, ébahi, n'ayant jamais rien vu de pareil, ne comprenant point qu'il pût y avoir au monde rien de plus beau.

Le soir tombait ; Ib traversa, sans savoir où il allait, le pont de bois qui menait à Christianshavn, le quartier le plus misérable de la capitale danoise. Il n'y avait, à part lui, personne dans la rue.

Très perplexe, il demeurait immobile, ignorant de quel côté il devait se diriger, lorsqu'il vit sortir d'une maison délabrée et pauvre une petite fille en haillons qui passa à quelques pas de lui.

Ib l'arrêta pour lui demander le chemin.

L'enfant hésita, le regarda avec effroi, et ses yeux se remplirent de larmes. Ib l'interrogea sur ce qui causait son chagrin. Elle lui répondit quelques paroles craintives auxquelles il ne comprit rien.

Ib la prit doucement par la main et lui dit de se rassurer. À ce moment, la lumière d'une lanterne qui pendait au milieu de la rue éclaira le visage de l'enfant. Ib se sentit tout bouleversé : il avait devant lui l'image de Christine, telle qu'il l'avait connue, lorsqu'ils étaient, elle et lui, tout petits et qu'ils voyageaient sur la rivière dans la barque du passeur.

Ib ne pouvait s'y tromper : les traits de la petite Christine d'autrefois étaient trop bien gravés dans sa mémoire et dans son cœur.

L'enfant, qu'il caressa tendrement, le voyant si bon, cessa de s'alarmer. Ib la pria de lui dire où elle demeurait. Elle marcha devant lui jusqu'à la maison dont l'apparence était si pauvre. Ib monta un escalier vermoulu, étroit et branlant.

Tout en haut, sous les toits, il se trouva sur un petit palier, devant une porte en bois non raboté. Il la poussa et pénétra dans un galetas.

Dès les premiers pas, un air méphitique le saisit à la gorge. Point de lumière. Mais, au fond de la pièce quelqu'un qui respirait péniblement en gémissant. Ib fit partir une allumette. Alors, dans un coin, sur un grabat, il aperçut une femme dont le visage amaigri attestait la souffrance.

C'était la mère de l'enfant.

Il s'approcha d'elle, et d'une voix compatissante :

— Puis-je vous venir en aide ? dit-il. Vous me paraissez malade et malheureuse. J'ai rencontré cette petite fille, il y a un instant, dans la rue, et je suis monté jusqu'ici. Je voudrais vous être utile ; malheureusement je suis étranger. Ne connaissez-vous personne, un voisin, une voisine que je puisse faire venir pour vous veiller ?

La malade ne lui répondit point. Voyant qu'elle avait la tête presque penchée